



Un concept d'éternité entre foi et science

FRANÇOIS-XAVIER PUTALLAZ

En 1277, le débat fait rage : le monde est-il éternel ou a-t-il été créé par Dieu ? Théologiens et scientifiques s'affrontent. Des philosophes tentent de concilier les exigences rationnelles et celles de la foi.

Personne n' imagine plus le Moyen Âge comme une longue période uniforme, sans raison vive ni imagination colorée. Depuis des décennies, les historiens de la pensée ont appris à y traquer la « diversité rebelle », celle des tensions et des contradictions, celle des débats aussi que l'université naissante avait inventés. D'où les grandes « disputes », ces exercices scolaires périlleux qui témoignent que la mise en question des plus hautes vérités donne à l'esprit d'en mesurer progressivement la profondeur. À cet égard, la question de l'éternité du monde est paradigmatique : elle révèle l'arôme contrasté du Moyen Âge.

Tout a commencé le 19 mars 1255. Ce jour-là, à la rue du Fouarre, la Faculté des arts de l'Université de Paris décide d'inscrire à son programme obligatoire l'ensemble des œuvres connues d'Aristote : les professeurs doivent les commenter, les étudiants se familiariser avec cette pensée païenne qu'on avait redoutée durant plus de 50 années. C'en est fait des interdictions et mises en garde : la philosophie aristotélicienne et son appareil scientifique ont désormais conquis leur droit de cité.

C'est alors que surgissent les difficultés. Le théologien d'origine italienne Bonaventure témoigne de cette époque où, encore étudiant, il entend dire qu'Aristote pense que le monde est éternel. Lorsqu'il découvre les preuves et arguments qu'on y apporte, il s'interroge : comment se peut-il que quelqu'un nie avec tant d'aplomb que le monde ait eu un commencement, à l'encontre des mots les plus explicites du début de la Genèse ?

Dix ans plus tard, on a lu Aristote et on l'a commenté : aucune hésitation n'est plus possible ; le philosophe grec soutenait bel et bien l'éternité du monde, et l'on ne parvient plus à réfuter ses arguments. Bref, la raison humaine

conclut inexorablement d'une façon qui semble contredire la foi chrétienne.

Quelques années plus tard, le 7 mars 1277, l'évêque de Paris s'engage à son tour dans le débat et dresse une liste de quelque 219 thèses que certains maîtres soutiennent dans leurs cours, des philosophes bien peu respectueux des requêtes de la foi. Les dégâts semblent irréparables : voilà des maîtres disant que la raison conduit nécessairement à des conclusions que la foi oblige à nier. L'évêque condamne ces philosophes et soutient qu'ils transgressent les limites de leur compétence philosophique et qu'ils débattent d'erreurs aussi évidentes qu'exécrables ; pour couronner le tout, tonne l'évêque, prétendant qu'on ne peut rationnellement répondre aux auteurs païens, ces dangereux personnages finissent par dire que ce qui est vrai selon la philosophie ne l'est pas pour la foi : « Ils font, dès lors, comme s'il y avait deux vérités contraires. »

Pour tous les professeurs et étudiants qui oseraient les allégations condamnées par l'évêque, pour ceux même qui les entendraient sans en dénoncer sur-le-champ leurs auteurs, une sanction : l'excommunication et la destitution. En défendant la foi chrétienne de cette manière brutale, l'évêque de Paris tranchait en fait dans un débat difficile et délicat qui engage la question du lien harmonieux entre la foi, la raison et le savoir.

Cette mesure de l'Église aura de graves conséquences pour l'Université. Certains philosophes acceptent de se taire et une autocensure se met en place qui éteint les polémiques sur le thème de la création. D'autres désertent la Faculté de Paris pour aller enseigner dans d'autres capitales, où l'autorité est moins coercitive. La condamnation de l'évêque de Paris, qui sera maintenue durant des siècles, a vraisemblablement eu pour effet de ralentir les progrès de la science dans les universités françaises.

LA FOI, MAÎTRESSE DE LA RAISON

Au cours des années 1255-1277, s'élaborent trois positions incompatibles, qui allaient s'affronter sans détour. La première est celle de Bonaventure qui, dans ses sermons parisiens de 1267, s'en prend explicitement aux philosophes de la Faculté des arts ; il réfute les fausses conceptions de ces maîtres qui exposent dans leurs cours les arguments prétendument irréfutables d'Aristote en faveur de l'éternité du monde, même s'ils finissent par ajouter que la vérité se trouve du côté de la foi. Selon Bonaventure, ils ont une grave responsabilité, celle d'étaler aux yeux de tous des arguments en faveur de cette erreur, puis de les laisser sans réfutation. C'est donner libre cours aux doutes contre la foi. Selon Bonaventure, non seulement la foi atteste que le monde a eu un commencement, mais toute création *ex nihilo* suppose un début : la production « à partir de rien » signifie que l'être vient après le non-être, que le monde nécessairement a été produit à un moment donné. Il soutient qu'Aristote s'est trompé et qu'il faut trouver des arguments pour le réfuter. Pour lui, la raison, fondée sur les principes de la foi, et la science, qui doit rester sous le contrôle strict de la foi, stipulent l'impossibilité d'un monde éternel.

À la veille de la grande condamnation de 1277, plusieurs théologiens défendent ce même point de vue qui pose que la raison ne doit pas s'opposer à la foi, mais aller dans le même sens : « Il faut dire absolument que, du fait même qu'elle est créée, une créature que Dieu a produite volontairement à partir de rien ne saurait être éternelle, car cela serait contradictoire. » En effet, en posant qu'une créature n'a pas de commencement, on admet, d'une part, que son être ne lui a pas été donné par un autre à partir du non-être et, d'autre part, que Dieu lui a donné un être

à partir du non-être, puisqu'elle a été créée. La contradiction est patente.

POUR L'AUTONOMIE DE LA RAISON

Pour patente qu'elle soit, elle n'est pas du tout apparue contradictoire pourtant à un esprit aussi avisé que Thomas d'Aquin qui revendique une autonomie de la raison : c'est là la deuxième position philosophique annoncée. Selon Thomas d'Aquin, il n'y a aucune impossibilité logique à tenir que le monde fut à la fois créé et éternel. En effet, «être créé» ne veut pas dire «avoir un commencement» ; «être créé» veut dire «dépendre d'un autre dans son être». Dieu aurait pu créer un monde éternel, tout comme il a pu le créer avec un commencement temporel. Commencement ou éternité ne sont pas des catégories impliquant la notion de création. En fin de compte, il n'y a aucun antagonisme entre les découvertes scientifiques, les vérités philosophiques et les exigences de la foi.

Seulement Thomas d'Aquin pensait que la raison, assurée du fait de la création, restait incapable par elle-même de connaître avec sûreté les modalités du début du monde : à ses yeux, les arguments rationnels que l'on invoque tant en faveur d'une thèse (commencement du monde) qu'en faveur de l'autre (éternité du monde) ne sont que probables. La vérité échappe à l'ordre démonstratif, et seule la foi invite à admettre que le monde ait commencé d'être. La foi tranche ce que la raison (ou la science) ne peut décider.

Les professeurs de la Faculté des arts adhéraient eux aussi à la thèse religieuse d'un début du monde, mais ils demeuraient néanmoins convaincus que la raison humaine démontrait la conclusion contraire et que, ce faisant, le physicien disait vrai lui aussi. Comment était-ce possible ? Y avait-il vraiment deux vérités contraires ? Même si d'autres sciences de l'époque s'occupent de cette question (la métaphysique et la mathématique), la physique permet de comprendre l'enjeu.

FOI ET SCIENCE INDÉPENDANTES

La physique du XIII^e siècle exploite les notions de temps, d'espace, de mouvement et de matière, en étudiant la nature, soumise au mouvement et au changement. Dépouillée des outils mathématiques, cette philosophie de la nature observe les phénomènes, les décrit et en analyse les causes. Or un mouvement naturel, justement, ne peut avoir de commencement, parce qu'en supposant qu'il en eût un, on poserait un mouvement antérieur à ce premier mouvement. Pour



J.-L. Chamet

Jusqu'à l'âge de 20 ans, les étudiants suivent des cours de logique et de philosophie à la Faculté des arts. Après y avoir eux-mêmes enseigné pendant quelques années, ils entrent ensuite à la Faculté de médecine, à la Faculté de droit ou à la Faculté de théologie. À partir de 1255, ils étudient les textes d'Aristote, qui soutient que le monde est éternel, contrairement aux écrits bibliques. Raison, foi et science sont, à cette époque, si étroitement imbriquées que de violentes disputes sur l'éternité traversent la fin du XIII^e siècle.

être produit, le premier mouvement exigerait d'être engendré, il exigerait une transformation qui serait elle-même déjà un mouvement. Nous voilà donc confrontés à l'absurde hypothèse d'un mouvement antérieur au premier mouvement. Seul moyen d'en sortir du point de vue de la physique : dire que le mouvement, donc le monde, n'a pas eu de commencement. Ainsi, le physicien est acculé à cette conclusion de l'éternité du monde : il part des principes propres de sa science, la nature, et dit vrai lorsqu'il affirme que le monde n'a pas commencé. La physique d'Aristote n'est pas réfutable.

Toutefois, le chrétien dit vrai lui aussi lorsqu'il affirme que le monde a commencé. Comment dénouer ce nœud ? Selon le philosophe logicien Boèce de Dacie, la double thèse n'est pas contradictoire, parce que la foi invoque une cause (Dieu créateur) supérieure à celle des principes de la physique, une cause qui se situe hors du champ d'investigation de la physique ; le domaine de la foi et celui de la physique sont d'ordre différent, et rien n'empêche que l'un et l'autre soient vrais (c'est la troisième position philosophique de l'époque).

Ainsi : «La conclusion où le physicien dit que le monde et le premier mouvement n'ont pas commencé est fausse absolument (car la foi dit le contraire), mais si on la réfère aux preuves et aux principes à partir desquels elle est démontrée, elle en découle bel et bien.»

Bien que la raison et la science acquièrent progressivement leur autonomie vis-à-vis de la foi, les philosophes sont tellement empreints de culture religieuse qu'ils cherchent tous une conciliation harmonieuse entre les exigences rationnelles et les requêtes de la foi. Ce faisant, ils élaborent une subtile différenciation entre les différents objets du savoir, ce qui est à leurs yeux le meilleur moyen d'assurer la diversité des méthodes scientifiques. Ils remplissent ainsi la tâche que l'institution universitaire exigeait d'eux : exercer leur métier de philosophes, sans concession. L'évêque de Paris ne l'avait pas compris qui, en 1277, comptait définitivement empêcher que le monde fût éternel.

François-Xavier PUTALLAZ est professeur de philosophie à l'Université de Fribourg, en Suisse.